

Les pieds sur terre : une phonothèque des invisibles ?

Version de travail

Christophe Deleu
Professeur à l'Université de Strasbourg
Sage UMR 7353

« Juste des petites histoires qui rencontrent parfois des faits de société mais qui ne sont pas là pour les illustrer. (...) Des nouvelles du réel, des fictions documentaires, des récits du merveilleux quotidien. Je ne sais pas si elles sont vraies ou si elles sont fausses, si elles expriment quelque chose de « profond » relativement à l'état présent de notre société, ou si elles sont purement anecdotiques. Je ne suis ni historienne ni sociologue et je n'ai jamais cherché à faire une suite à *La Misère du monde* de Pierre Bourdieu. Tout ce que je sais, c'est qu'elles révèlent l'existence d'une parole différente, celles de personnes qu'on entend jamais vraiment...¹ »

Au milieu des années 1970, les fondateurs des radios « pirates » ont milité pour une plus grande liberté d'expression dans les médias. Ces radios ont finalement été autorisées à émettre au début des années 1980 (Loi du 9 novembre 1981), et on les a alors appelées « libres », puis « associatives ». Même s'ils avaient commencé à le faire², les médias traditionnels ont davantage accueilli la parole des gens ordinaires, ou encore des « anonymes », ceux qui s'expriment en leur nom propre (Deleu, 2006). La figure de l'anonyme s'oppose à celles de l'expert, du représentant (syndical, politique, associatif), ou de la célébrité (ou *people*). Ce phénomène a été analysé aux États-Unis (Biewen et Dilworth, 2017), et il est avéré que l'élargissement de l'espace sonore a coïncidé avec le développement du numérique. Les podcasts sonores peuvent en effet favoriser l'accès de la parole à de multiples catégories sociales peu présentes dans les médias traditionnels (Pudlowski, 2016). Citons, parmi les expériences les plus emblématiques de podcasts et de plateformes *Radio Diaries* créée par Joe Richman 1999, et *Transom*, par Jay Allison en 2001.

Les pieds sur terre : Un récit de type unilatéral

En France, ce projet transparaît, depuis 2002, dans l'émission de France Culture *Les pieds sur terre*. Nous voudrions, dans cette communication, nous interroger sur les dispositifs de médiation de cette émission, à travers les questions suivantes : Quels sont les dispositifs de mises en ondes de cette parole, et quels sont ses modes de réception et les « effets de sens possibles » selon l'expression de Charaudeau (2005).

1

Kronlund, S., *Les pieds sur terre. Nouvelles du réel*, Arles, Actes Sud/France Culture, 2012, p.12.

2

En France, on peut remonter à l'émission de Clara Candiani *Les Français donnent aux Français*, diffusée dans les années 1950 sur la radio publique, ou à celle de Daniel Mermet (*Là-bas si j'y suis*), sur France Inter, de 1989 à 2010.

Les Pieds sur terre est une émission de France Culture, créée par Sonia Kronlund en 2002. D'une durée d'une demi-heure, elle est diffusée, pour la saison 2017-18, à 13h30, du lundi au vendredi. Deux influences sont revendiquées par la productrice-coordinatrice : l'émission *Là-bas si j'y suis*, de Daniel Mermet, sur France Inter (1989-2014), pour laquelle elle a travaillé. Et *This American Life*, émission nord-américaine (NPR) créée par Ira Glass en 1997, et dont *Les pieds sur terre* a diffusé de larges extraits en 2012. Toutes ces émissions ont comme point commun d'être des espaces où l'on entend ces « anonymes », ou ces « gens ordinaires ».

Si c'est la voix de Sonia Kronlund qu'on entend dès le début de l'émission, les entretiens, enregistrés *in situ*, sont la plupart du temps menés par une équipe de producteurs délégués (qui ont le statut de pigiste), et qu'on retrouve au fil des émissions. Nous nous appuyons sur des émissions de la saison 2017-2018, mais nous ne nous interdirons pas de faire référence à des émissions plus anciennes.

D'un point de vue organisationnel, *Les pieds sur terre* appartient au secteur des « programmes », par opposition à celui de « l'information », pour reprendre la terminologie des professionnels de Radio France. Ceux qui conçoivent *Les pieds sur terre* ne font donc pas partie de la rédaction des journalistes de France Culture, ne partagent pas leurs statuts, ni leurs pratiques, ni leurs savoirs de croyance, ni mêmes leurs visées.

L'émission peut être rattachée au genre « documentaire » (Deleu, 2013), car elle poursuit une visée explicative du monde, et s'articule autour de documents authentiques constitués de sons enregistrés et mixés selon une réalisation déterminée. Mais cette dénomination de « documentaire » fait débat en raison de sa forme minimaliste : une ou plusieurs interviews qui se succèdent. Elle ne se situe pas dans le genre « création radiophonique », contrairement à d'autres émissions de France Culture, comme *Creation on air*, diffusée en soirée, où l'on peut aussi entendre une parole anonyme. Sonia Kronlund utilise, quant à elle, soit le terme « documentaire », soit le terme « reportage », pourtant davantage associé au secteur journalistique, pour présenter son émission.

La forme de l'émission est la suivante : après le générique, Sonia Kronlund s'adresse à l'auditeur, et renseigne sur la thématique du jour. Bien souvent, elle ne fait que très peu référence au contenu qui va suivre, mais raconte des faits, ou cite des articles ou études en lien avec celui-ci. Ensuite, celle-ci n'intervient plus que dans le générique de fin.

En quinze ans, *Les pieds sur terre* a connu une évolution notable. Durant de nombreuses années, le producteur-pigiste de chaque numéro ne faisait que très peu entendre sa voix dans le programme. Tout au plus pouvait-on l'entendre à travers les quelques questions posées aux interviewés qui n'avaient pas été coupées au montage. Mais durant les dernières saisons, l'émission s'est inspirée des techniques de production des podcasts américains, privilégiant le « storytelling », et qui visent à s'emparer des dispositifs de narration des séries de télévision. Les producteurs ont été invités à s'exposer davantage à l'antenne, et même à raconter leur moi intime. Sont ainsi apparues les émissions

racontées au « Je », où l'auditeur peut davantage entendre celui qui a réalisé le reportage. Plusieurs types de « Je » peuvent être distingués : Un « Je » autobiographique où le producteur délégué expose son soi-personnel au micro, qu'on pouvait déjà entendre dans de nombreux podcasts réalisés depuis 2003 par le site Arte Radio, et un « Je » qu'on qualifiera de « professionnel » où le producteur raconte le déroulement de son reportage. Ce renouvellement des formes fait donc aujourd'hui co-exister, d'une part, des numéros qui, fidèles au projet éditorial originel, font entendre la parole des témoins comme s'il n'y avait pas de filtre entre ces témoins et l'auditeur (ceux où le producteur-intervieweur est « masqué »), et des numéros où le producteur délégué s'interpose entre l'interviewé et l'auditeur, en se dévoilant au micro et en révélant des éléments propres à la mise en ondes de cette parole. Parmi les exemples illustrant cette évolution, citons les treize épisodes du « Journal breton » d'Inès Léraud (2016-2018), qui prend la forme d'un carnet intime sonore (« Je autobiographique ») ou les numéros produits par Pascale Pascariello (« Je enquêtrice »).

Le récit des *Pieds sur terre* peut être défini comme un récit « unilatéral ». Contrairement à d'autres formes documentaires où différents types de parole s'entremêlent, *Les pieds sur terre* propose, sauf exception, des récits individuels (un seul récit ou une succession de récits dans chaque émission). Par conséquent, chacun raconte sa propre expérience, et les propos ne s'entremêlent jamais avec ceux d'autres interviewés. Et à l'exception des émissions construites autour d'un « Je », les producteurs ne livrent aucun élément complémentaire sur les propos des interviewés. Tout au plus peut-on entendre une recontextualisation *a minima* au début de certaines émissions. L'absence d'expert et de représentant ne permet pas non plus d'opérer une mise en perspective du récit. Celui-ci apparaît donc comme une entité en soi, un objet clos qui doit être écouté comme tel. Dès lors, comment l'auditeur peut-il recevoir cette parole ? Quel type de contrat s'établit entre l'émission et son public ?

Le témoignage de l'anonyme : une valeur journalistique contestée

Les Pieds sur terre ne peut être classée dans le champ des productions journalistiques. Le récit subjectif s'oppose ici à l'objectivité, visée autant que savoir de croyance, des journalistes qui préfèrent se tenir à distance des faits qu'ils rapportent. Cette recherche de l'objectivité, notion débattue au sein de la communauté des chercheurs et des journalistes, se traduit par une plus grande confiance accordée aux sources institutionnelles et officielles (représentants et experts) qu'aux sources « secondaires » parmi lesquelles figurent les anonymes (Neveu, 2013). La plupart du temps, la parole de l'anonyme est toujours recontextualisée, soit par les journalistes eux-mêmes, soit par la juxtaposition de cette parole à celles de sources perçues comme plus légitimes (De Guise, 1995). Et même si l'anonyme est davantage présent dans les programmes d'information qu'auparavant, sa parole n'est donnée à entendre au long cours que dans des genres bien spécifiques comme le *new journalism*, les *soft news* ou le *journalisme ethnographique* (Neveu, 2000), à travers les dispositifs de type portrait. Dans *Les pieds sur terre*, par un processus de renversement, l'anonyme devient l'unique source d'information de l'émission, ce qui serait difficilement concevable pour un programme conçu par des journalistes, à moins

d'imaginer une mise en ondes permettant d'encadrer cette parole (micros des journalistes, vérification des propos, etc.).

Les paroles entendues dans *Les pieds sur terre* émanent d'individus qui ont été invités par le média radiophonique à raconter leur expérience personnelle, plutôt qu'un point de vue sur l'actualité. C'est au nom de cette *expérience* que l'anonyme est convié dans la sphère publique, et non en fonction d'un savoir, d'une capacité à livrer une expertise, ou au nom d'un mandat qui lui permettrait d'intervenir au nom d'un groupe ou d'une communauté. Les critiques qui visent les usages et la portée des gens ordinaires ciblent avant tout les émissions de type libre-antenne téléphonique, où les appelants sont invités à poser des questions ou à commenter l'actualité (type de parole qu'on a qualifiée de « parole-forum », Deleu, 2006). Et c'est avant tout leur compétence à intervenir dans le débat public et à livrer une opinion qui est interrogée. Mais les récits d'expérience sont aussi une matière complexe à appréhender pour la profession journalistique pour qui l'anonyme dispose d'une légitimité moindre par rapport aux autres sources. Par conséquent, le témoignage de l'anonyme, du type de celui entendu dans *Les pieds sur terre*, est une source d'inquiétude pour le journaliste, qui craint d'être manipulé par une source dont il peine à mesurer la *représentativité*, la *crédibilité*, et la *fiabilité*.

Tentons maintenant de comparer le dispositif des *Pieds sur terre* à d'autres dispositifs de médiation où la parole des gens ordinaires se fait entendre, et qui présente, au premier abord, des similitudes avec le type de propos entendus dans l'émission.

L'entretien en sciences sociales

De nombreux travaux, notamment en sociologie, en sciences politiques et en ethnologie font entendre la parole des gens ordinaires. L'un des ouvrages les plus connus du grand public, *La misère du monde* de Pierre Bourdieu (1993), se propose de faire entendre la parole des habitants des banlieues. Mais les entretiens au long cours, publiés dans l'ouvrage, sont tous accompagnés d'un texte de présentation recontextualisant cette parole, et notamment les conditions sociales dans lesquelles s'inscrit cette parole. Autrement dit, cette parole des gens ordinaires n'est pas livrée brute, elle est « interprétée ». C'est davantage le cas dans l'ouvrage de Cécile Braconnier et Nonna Mayer, *Les inaudibles* (2015), où cette parole des « sans voix » est intégrée aux articles des chercheurs, ou est présentée sous la forme d'encadrés accompagnant les textes savants³.

Si le récit des *Les pieds sur terre* est dénué de toute contextualisation, il est par ailleurs « condensé », c'est le propre des productions médiatiques (ici, une trentaine de minutes au maximum, enregistrée, montée, et mixée selon une construction pré-définie). Ce récit se présente davantage comme un fragment de l'existence d'un individu qu'un retour *in extenso* sur un parcours de vie. Ce récit est par définition lacunaire, et laisse de côté de nombreux points qui ne sont pas relatés dans l'émission, que ceux-ci portent sur les

3

Le podcast *Invisibilia* fait alterner paroles de témoins, d'expert, et de journalistes. Certains numéros invitent même l'auditeur à réécouter les propos des témoins à la lumière des propos des experts.

processus de socialisation familiale, professionnelle, relationnelle, et, plus généralement, sur toutes les étapes qui permettent à l'individu de se former et de transformer, et d'être l'auteur du discours dont on est l'auditeur. À de rares exceptions, les producteurs de l'émission ne livrent pas leur carnet de bord, c'est-à-dire qu'ils ne révèlent pas les coulisses de l'émission : ils ne racontent pas quelles paroles sont impossibles à enregistrées, comment s'est effectué le choix de tel ou tel interviewé, la nature des échanges qui ont précédé l'entretien, ni quelles ont été les conditions de l'enregistrement. C'est uniquement le fruit de cette interaction qui nous est livré dans l'émission⁴. Sont aussi laissés sous silence toutes les caractéristiques propres à la présentation de soi définies par la sociologie, en particulier par Goffman (1973) : « représentation », « décor », « réalisation dramatique », « idéalisation »... La question de la représentation des interviewés et des biais du dispositif sont rarement énoncés par l'instance médiatique. Citons ce contre-exemple dans *Pavillon 38*, d'Irène Omélianenko⁵, où une psychologue confie à la productrice ses interrogations quant à l'influence du micro.

Le récit des gens ordinaires et l'exigence de vérité

Une comparaison entre les propos entendus dans une émission de radio et ceux qui sont au centre de procès peut d'abord surprendre. En quoi peut-il y avoir des similitudes entre une parole que le témoin a choisi de rendre publique, à travers son acceptation de l'entretien radiophonique, et une parole que prévenus, accusés, et victimes sont contraints de livrer au sein d'une enceinte judiciaire afin de faire apparaître la vérité (De Caemel, 2009) ? C'est à vrai dire l'écoute de certains épisodes des *Pieds sur terre* qui invite à effectuer ce rapprochement *a priori* incongru. Dans ces épisodes⁶, les interviewés racontent des conflits dans lesquels ils ont été impliqués, et dont ils ont souvent été les victimes. Ces conflits en évoquent d'autres qui ont pu trouver leur issue au sein de l'institution judiciaire ou administrative. Mais, contrairement au rituel judiciaire, la parole de l'interviewé des *Pieds sur terre* est la seule qui permet à l'auditeur d'avoir accès aux faits relatés. Le récit est unilatéralement pris en charge par celui qui se raconte, qui n'a pas à répondre aux questions des magistrats ni des avocats, et qui ne se voit donc pas opposer d'autres versions à sa présentation des faits. Tandis que le déroulement d'un procès fait se télescoper les points de vue, et a pour visée de comprendre ce qui a pu se passer lors d'un événement par le biais d'un débat contradictoire (à défaut d'établir une « vérité »), le témoin des *Pieds sur terre* peut mettre en avant sa version des événements sans prendre le risque d'être contredit (aucune injonction ne l'oblige à dire la vérité). Les

4

Dans sa série « Journal breton », Inès Léraud raconte comment se sont déroulées les rencontres avec les interviewés, ce qui modifie la perception des propos entendus (difficulté de recueillir la parole notamment). À l'inverse, il y a les numéros à la forme « no comment », pour reprendre l'expression de Sonia Kronlund utilisée dans sa présentation de l'émission au Festival Longueur d'Ondes de Brest le 3 février 2018, héritée du documentaire d'observation, et qui vise à enregistrer des moments de la vie réelle :

<http://oufipo.org/pitch-me-baby-3-rencontres-documentaire-de-creation-radiophonique/>

5

Le vif du sujet, France Culture, 5 avril 2005.

6

« Comment j'ai été licencié », *Les pieds sur terre* du 20 février 2018.

ambiguïtés et les doutes qui peuvent surgir après l'écoute des multiples points de vue énoncés dans un tribunal laissent place, dans l'émission, à un récit linéaire qui ne reflète que la représentation de l'interviewé.

L'entretien en psychanalyse

Si l'on a choisi de faire référence à ce récit qui prend la forme d'une parole délivrée dans la sphère privée, c'est que les propos entendus dans *Les pieds sur terre*, de par leur dimension intime⁷, peuvent évoquer la mise en récit d'un patient dans le cadre de la cure (De Ryckel ; Delvigne, 2010). Certaines émissions sont d'ailleurs enregistrées après des ateliers menés par des psychologues⁸. Mais l'entretien psychanalytique, qui a bien sûr d'autres finalités, s'inscrit dans un travail sur la durée, et le patient peut revenir sur ses propos d'une séance à une autre, en fonction des associations qu'il va mettre en œuvre dans le travail. Cette production d'un récit opérée par l'analysant, récit par définition mouvant et provisoire, qui n'a d'autre chronologie que celle de l'inconscient, ce « temps qui ne passe pas » (Pontalis, 1997), s'oppose ici à la fixation médiatique d'une parole (une parole gravée dans le marbre), expression d'une représentation, ou d'un ressenti à un instant T, sur laquelle l'interviewé n'aura pas la possibilité de revenir. L'auditeur, lui, pourra le réécouter à loisir. Cette impression que cet enregistrement reflète un temps figé est accentuée par le fait que *Les pieds sur terre*, comme la plupart des émissions documentaires de France culture, ne suit pas ses protagonistes sur la durée. Les propos des interviewés sont captés lors d'une seule interview. En rupture avec de nombreuses émissions ou de nombreux podcasts où se fait entendre la parole des anonymes, *The Untold* (BBC4) opte pour un dispositif prenant en compte la dimension temporelle de l'existence. Une durée, variable d'un épisode à l'autre, s'écoule entre le début et la fin du récit radiophonique, et les événements qui interviennent dans la vie des interviewés se transforment en séquences reliées entre elles selon des techniques narratives privilégiant le suspense : telle protagoniste va-t-elle combattre son anorexie ? La mère d'un enfant tuée va-t-elle obtenir réparation en justice ? Ce type de dispositifs permet à l'auditeur de saisir les multiples facettes de la personnalité d'un interviewé au fil des multiples rebondissements rythmant l'émission.

Conclusion

Par un effet de réel propre à la radio, et par le pouvoir de la voix, l'interviewé semble nous parler comme si nous étions en co-présence avec lui. Dans la préface de l'ouvrage qu'elle a consacré aux *Pieds sur terre*, Sonia Kronlund énumère, dans une liste à la Prévert, toutes les informations que l'auditeur a pu apprendre en écoutant l'émission.

7

Dans un des épisodes du podcast américain *Invisibilia*, « Everything good », mis en ligne le 6 avril 2018, une interviewée, enregistrée dans une chambre d'hôtel, peut ainsi dire à son intervieweuse : « C'est la première fois que je raconte cela à quelqu'un ». L'étrangeté de cet aspect de l'interaction radiophonique est rarement évoquée dans les émissions : qu'est-ce qui peut bien conduire quelqu'un à se raconter à un inconnu qui va ensuite livrer ce témoignage à un public ?

8

« Parents maltraités », *Les pieds sur terre* du 23 février 2018.

Chaque paragraphe commence par l'expression « Savez-vous que... ». L'anaphore permet ici de s'interroger sur les effets de sens visés par l'émission et les effets produits. En savons-nous plus après avoir écouté l'émission ? Et, si oui, que savons-nous ? Incontestablement, l'émission dépareille dans la grille de France Culture, et plus généralement de Radio France, et même des grilles des grandes radios généralistes. Les paroles des gens ordinaires s'y font entendre de manière sporadique, et souvent dans des émissions téléphoniques faisant la part belle aux prises de position. La parole de l'anonyme que le reporter va recueillir se fait donc rare. Pouvoir écouter un anonyme qui raconte des fragments de son parcours de vie est une expérience rare sur les radios publiques et privées, et constitue de fait une source de connaissances. Pour autant, dans une émission comme *Les pieds sur terre*, la mise en ondes de cette parole suscite de nombreuses interrogations. Que sait-on exactement après avoir écouté un témoin nous raconter son expérience ? Sans aucun doute, en savons-nous davantage sur sa représentation du monde. Mais en savons-nous davantage sur le monde ?

Le producteur des *Pieds sur terre* n'est ni journaliste, ni sociologue, ni psychanalyste, ni magistrat ni un avocat. Il enregistre une parole selon une visée qui lui est propre. Il veut peut-être informer, alerter, dénoncer, partager, raconter... Sa mission apparaît plus floue que celle des professions qu'on vient d'énumérer. Il appartient alors à l'auditeur d'évaluer lui-même la portée de la parole qu'il a entendue. Cette parole est-elle authentique ? Est-elle représentative ? Est-elle fidèle à ce qu'a dit l'interviewé ? À son soi personnel ? Les réponses à ces questions sont par nature impossibles, et il n'est d'ailleurs pas demandé à l'auditeur d'expertise ni de prise de décision après chaque écoute.

De manière paradoxale, c'est une parole qui informe sans informer. Chaque entretien peut changer la représentation du monde de l'auditeur, ce qu'on appelle parfois sa perception du réel. Mais cet auditeur peut aussi, dans une perspective critique, s'interroger sur la portée de cette parole, ses usages, et lui dénier son statut informatif. Comme le précise elle-même Sonia Kronlund dans la préface de son ouvrage, que l'on a cité en exergue de cette communication, ces récits peuvent être écoutés comme des documentaires autant que comme des fictions (certains interviewés ont d'ailleurs été invités à jouer leur propre rôle au théâtre, et à se raconter à nouveau). En diffusant *Les pieds sur terre*, le média élargit l'accès à la sphère publique. Chaque interview est en soi une source d'enrichissement pour l'auditeur en rendant audibles les inaudibles. Mais la valeur explicative du monde prend ici la forme d'un dispositif privilégiant les représentations individuelles et unilatérales. Dès lors, que faire de cette parole ? Comment l'écouter ? Quelles conclusions doit-on adresser ? En quoi ces propos entendus peuvent-ils modifier la représentation du monde de l'auditeur, et en quoi peuvent-ils l'amener à prendre position ou à agir dans l'espace public ? Que sait-on de plus ? Et bien, l'on ne peut que conclure : On ne sait pas...

Bibliographie

Biewen, J. ; Dilworth, A., (dir.), *Reality radio. Telling true stories in sound*, Durham N.C, University of Carolina Press, (2nd edition), 2017.

- Bourdieu, P. (dir), *La misère du monde*, Paris, Éd. Du Seuil, 1993.
- Braconnier, C. ; Mayer N. (dir.), *Les inaudibles. Sociologie politique des précaires*, Paris, Presses de Sciences-Po, 2015.
- Charaudeau, P., *Les médias et l'information*, Bry-Sur-Marne-Paris, INA-L'Harmattan, 2005.
- De Caebel, H., « Dites la vérité, toute la vérité, rien que la vérité! », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 2009/1 (n° 75), p. 11-16. DOI : 10.3917/lett.075.0011. URL : <https://www.cairn.info/revue-lettre-de-l-enfance-et-de-l-adolescence-2009-1-page-11.htm>
- De Guise, J., « Le participant à une tribune radiophonique : aux antipodes de la source journalistique », in Lavoie, M.H. ; Sauvaugé, F. ; Trudel, P. (dir), *Les tribuns de la radio. Échos de la crise d'Oka*, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 1995, pp. 121-134.
- Deleu, C., *Le documentaire radiophonique*, Bry-Sur-Marne-Paris, INA-L'Harmattan, 2013.
- Deleu, C., *Les anonymes à la radio. Usages, fonctions et portée de leur parole*, Bry-Sur-Marne-Bruxelles, INA-De Boeck, 2006.
- De Ryckel, C.; Delvigne, F., « La construction de l'identité par le récit », *Psychothérapies*, 2010/4 (Vol. 30), p. 229-240. DOI : 10.3917/psys.104.0229. URL : <https://www.cairn.info/revue-psychotherapies-2010-4-page-229.htm>
- Goffman, E., *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, Paris, Les éditions de Minuit, 1973.
- Kronlund, S., *Les pieds sur terre. Nouvelles du réel*, Arles-Paris, Actes Sud/France Culture, 2012.
- Neveu, E., *Sociologie du journalisme*, quatrième édition, Paris, Éd La Découverte, 2013.
- Neveu, E., « Le genre du journalisme. Des ambivalences de la féminisation d'une profession », *Politix* n°51, 2000, pp. 179-212.
- Pontalis, J.-B., *Ce temps qui ne passe pas*, Paris, Gallimard, coll. Folio essais, 1997.